
LES

PÈLERINAGES EN TERRE SAINTE

AU MOYEN AGE ¹

Depuis un certain nombre d'années, les pèlerinages à Jérusalem n'ont cessé de se multiplier. Chaque printemps voit partir vers l'Orient de nombreuses caravanes de chrétiens désireux de vénérer les lieux consacrés par le passage du Christ. Si puissante cependant que soit de nos jours l'attraction exercée sur les âmes des fidèles par la Terre sainte, elle ne saurait se comparer au mouvement qui, durant tout le moyen âge, entraîna nos pères vers ces contrées bénies, berceau de notre religion.

Malgré les dangers de toutes sortes qui, à cette époque, s'attachaient à une expédition lointaine entreprise, avec des moyens de locomotion imparfaits, à travers des mers infestées de pirates et des contrées livrées à la tyrannie arbitraire des musulmans, c'était avec une véritable passion que dans tous les rangs de la société se manifestait le désir d'accomplir le « saint voyage d'outre-mer. »

Les pèlerinages étaient au moyen âge la forme favorite de la dévotion. La foi vive dont toutes les âmes étaient alors pénétrées entourait d'un puissant prestige les sanctuaires consacrés par de pieux souvenirs. Elle attachait leur prix véritable aux

¹ *Viaggio al monte Sinai di Simone Sigoli*. Milano, 1841, in-8 (Bibliotheca scelta di opere italiane). — François Bonnardot et Auguste Longnon, *Le saint voyage de Jérusalem du seigneur d'Anglure*. Paris, 1878, in-8 (publication de la Société des anciens textes). — Camille Couderc, *Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes (1461)*, Paris, 1893, in-8 (extr. de la *Revue de l'Orient latin*). — Léon Le Grand, *Relation du pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien (1394-1395)*. Paris, 1895, in-8 (extr. de la *Revue de l'Orient latin*). — Reinhold Rörich, *Le pèlerinage du moine augustin Jacques de Vérone (1335)*. *Revue de l'Orient latin*, troisième année, n° 2 (1895), p. 105-302.

indulgences ou « pardons » réservés à ceux qui les visitaient : elle enseignait à supporter en esprit de pénitence les privations de la route. « Que la perspective des dangers et de la peine ne détourne pas ceux qui voudraient entreprendre un si saint et précieux voyage, » disait un des pèlerins dont nous parlerons tout à l'heure, « les épreuves qui attendent les pèlerins ne sont pas toujours bien dures et, quand elles s'aggravent, elles deviennent d'autant plus salutaires à l'âme. Ne craignons pas de nous exposer sans relâche à des fatigues de toutes sortes en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a voulu souffrir à Jérusalem les outrages, les tourments et la mort pour notre salut ¹. »

Tels étaient les sentiments qui animaient les pèlerins, et celui qui parlait ainsi rapporte que, pour son compte, au milieu des déserts de l'Arabie, il ne sentait pas l'ardeur d'un soleil de feu, tant était grand son désir d'aller prier dans l'église de Sainte-Catherine.

« O misérable corps humain, dit-il encore ailleurs, après avoir raconté une laborieuse ascension, quelles angoisses il te faut supporter pour obtenir la grâce du bonheur éternel, et c'est justice puisque cette grâce doit être l'objet suprême de nos vœux. »

Il y avait donc autre chose que l'attrait de la nouveauté et des pays inconnus dans cette impulsion qui portait les chrétiens vers les lieux de dévotion les plus renommés. Le désir d'accomplir une œuvre pieuse et méritoire y entraînait pour beaucoup; les pèlerinages apparaissaient comme un des meil-

¹ A une époque plus moderne, on retrouve la même idée exprimée en termes presque identiques dans la *Relation de Terre sainte*, composée en 1534 par Greffin/Alfagart et publiée récemment par J. Chavanon (Paris, Lecoffre, 1902, in-8, p. 22) : « Quiconques veult faire ce voyage, il faut qu'il ayt bonne intencion, bon cueur, bonne bouche, bonne bource. Bonne intencion : c'est qu'il ne le faict poinct par curiosité, ni par despit, ni pour prouffict temporel, comme font aucuns Almans, ne autre intencion sinistre, mays simplement et purement pour l'amour de Jesus Crist et pour en avoir consolation spirituelle, et alors n'aura poinct peur de mourir ne des perilz de la mer, ne de la terre, soy congnoissant en bon estat.... Secondement, il faut avoir bon cueur, c'est-à-dire bon propox d'avant que partir et ne retourner arriere pour choses qui adviennent, bon couraige de porter et endurer virillement toutes les peines, froidures, chaleurs, fain, soifs et autres miseres qui pouroient advenir par le chemin, pour l'amour de Jesus qui a voullu estre pellerin pour nous et cheminer trente trois ans nudz piedz et nue teste en ce pays-là, etc. »

leurs moyens de faire pénitence, comme une excellente expiation des péchés, et c'est évidemment à cette idée que se rapporte la coutume très répandue autrefois d'en faire une pénalité, que les tribunaux appliquaient aux coupables au même titre que les amendes ou les châtimens corporels ¹.

En présence de la faveur dont jouissaient les pèlerinages et quand on voit quelle foule se pressait sur le chemin des sanctuaires célèbres ², comme Saint-Jacques de Compostelle, le Mont-Saint-Michel, Saint-Pierre de Rome, il n'est pas étonnant que les lieux témoins de la vie et de la mort du Sauveur aient été le but préféré de ceux qui pouvaient entreprendre ce long voyage. Aussi des groupes nombreux s'embarquaient-ils chaque année à destination de Jaffa ou d'Alexandrie. De véritables agences s'étaient formées pour le transport des pèlerins et l'on avait établi sur la Méditerranée un service régulier de « galéasses » pour les voyageurs qui voulaient visiter Jérusalem et Sainte-Catherine du Mont-Sinaï ³. Une simple remarque consignée dans le

¹ C'est ainsi que la ville de Douai reçut du roi de France, au mois d'octobre 1346, l'autorisation de commuer en pèlerinages les bannissements prononcés pour moins de cinq années (*Arch. nat.*, JJ 77, n° 25). — Les textes abondent sur cette question, à propos de laquelle on peut consulter notamment une dissertation de Siméon Luce dans son *Du Guesclin*, p. 251-254, et un article consacré aux *Pèlerinages judiciaires au moyen âge*, dans la *Revue bénédictine*, VII^e année (1890), p. 520-526.

² La fréquentation des grandes voies de pèlerinage est éloquentement dépeinte dans une supplique adressée au pape par l'évêque de Béziers en 1441 (Denifle, *Désolation des églises en France*, t. I, p. 230, n° 527) : « Quia in civitate Biterrensi, que quasi in medio partium illarum lingue Auxitane situata est, per quam omnium peregrinorum Italie, Alamanie, Ungarie, Burgundie, Pedismoncium, Sabaudie et quasi omnium a partibus superioribus versus Orientem accedentium ad S. Jacobum in Galicia et Sudarium Dominicum in Tholosa et alias peregrinationes occidentales ultra dictam civitatem Biterrensem, et e converso redeuntium de partibus illis et accedentium etiam in causa peregrinationis ad Sanctum Sepulcrum Dominicum vel almam urbem upote de Ispania, Aragonia, Navarra, Cathalonia, Vasconia et aliis partibus inferioribus transitus existit, et in qua fuit et est ab antiquo constructum et fundatum quoddam hospitale, appellatum communiter Hospitale Majus in quo talium sic transeuntium magna multitudo confluit et inibi recipi die noctuque consuevit.... »

³ A. Spont, *Semblançay*, p. 4. Affrètement, en 1464, par le roi de France, de quatre galéasses destinées à assurer le transport des pèlerins se rendant à Jérusalem et à Sainte-Catherine de Sinaï. Il semble d'ailleurs que Louis XI ait voulu, sous ce prétexte, favoriser le commerce avec l'Orient. — D'après la *Relation de Terre sainte*, de Greffin Affagart (p. 20-21), la Réforme porta un coup mortel à ces entreprises de transports pour les pèlerins : « Il y souloit aller grand multitude de personnaiges d'estat, comme evesques, abbez, ducs, comtes, barons et autres personnes d'estoppe, lesquels deffroyent le navire

journal de voyage d'un Florentin, qui fit ce pèlerinage en 1385, suffira à donner une idée du nombre prodigieux de ces pieuses expéditions dirigées vers les lieux saints : le trucheman qui se chargea de guider ce Florentin à travers l'Égypte et de le conduire jusqu'à Jérusalem par le Sinaï avait déjà rempli semblable office auprès de soixante-six caravanes accomplissant le même parcours.

De retour dans leur pays, les pèlerins aimaient à retracer en un récit plus ou moins détaillé les souvenirs de leur voyage. Un grand nombre de ces relations sont parvenues jusqu'à nous et l'on a pu faire un gros livre rien qu'avec l'énumération des récits de pèlerinages en Terre Sainte¹. La plupart ont été imprimés depuis longtemps, mais parfois encore on en retrouve d'inconnus qui avaient été oubliés au fond de quelque bibliothèque publique ou privée. On en a publié naguère plusieurs qui empruntent un intérêt véritable à l'abondance et à la précision des détails qu'ils renferment. S'échelonnant sur une période d'un peu plus d'un siècle, de 1335 à 1455, ces récits se complètent l'un l'autre et forment un ensemble curieux où se dessine bien le caractère de ces voyages d'outre-mer. Il se trouve que les différentes classes de la société sont représentées par les personnages dont les impressions nous ont été ainsi conservées et parmi lesquels figurent un religieux, Jacques de Vérone; un prêtre, Louis de Rochechouart; un chevalier, le seigneur d'Anglure; un notaire italien, Nicolas de Martoni; un bourgeois de Florence, Simone Sigoli. On peut donc, en parcourant ces relations, se faire une idée

et par ainsi les petitz passoient à meilleur marché et plus facilement, mais depuis que ce meschant paillart Luther a régné avec ses complices et aussi Erasme, lequel en ses *Colocques* et *Enchiridion* a blasmé les voyaiges, plusieurs chrestiens s'en sont retirez et refroidis, et principalement les Flamans et Alemans qui souloient estre les plus devotz à voyager que les autres. Mays pour le present, il n'y a plus que pauvres gens et peu en nombre, et de tant moins y en va et plus couste à chascun, car aussi bien faut-il payer le navigaige et deffrayer le navire comme s'il estoyt plain, ou aultrement le marchand n'y saulveroit pas son sallaire. Et pour ceste occasion, y a plusieurs années, le voyage a esté rompu et n'y a poinct eu de navire déterminé pour porter les pelerins ensemble, mais ung chascun chercheoit son bon party là où il povoit, les ungs en ung navire, les autres en ung autre.... et si les princes et autres seigneurs chrestiens ne retournent à leur devotion première, le voyage est en peril d'estre perdu. *

¹ Roehricht, *Bibliotheca geographica Palestinae*.

assez exacte de la manière de voyager des pèlerins de toutes conditions.

II.

Le point de vue propre à chaque voyageur, les remarques dont ils assaisonnent leur relation, varient naturellement suivant leur profession et leurs habitudes. Le religieux augustin, Jacques de Vérone, qui visita Jérusalem en 1335, s'attache particulièrement à rapprocher de la description des lieux qu'il traverse les renseignements fournis sur eux par les Livres saints. Il étudie aussi avec soin les pratiques religieuses des pays où il passe. On sent qu'il est profondément affligé de voir partout le Coran triomphant sur cette terre où a été prêché l'Évangile, et l'on retrouve dans son récit la trace de la violente indignation qui s'empara de son âme le jour où, pour la première fois, il entendit des muezzins appeler les mahométans à la prière du haut de la tour d'une église de Rama transformée en mosquée. Il note soigneusement les sanctuaires où il a pu célébrer la messe. Il raconte, sans remords aucun, les dégradations qu'il ne craignait pas de faire subir aux monuments qu'il visitait pour recueillir des reliques et des souvenirs. Il s'était fait fabriquer deux espèces de ciseaux de fer et, à l'aide de ces instruments, il arrachait par exemple des fragments de pierre au rocher du Calvaire et à la chapelle de la prison du Sauveur, ou bien des clous à la Porte dorée. Ces pieuses déprédations n'avaient d'autre frein que la trop grande solidité des monuments, comme cela se produisit pour la colonne de la Flagellation qu'il ne put parvenir à entamer. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il maudit naïvement les pèlerins qui l'ont précédé dans cette voie.

Si la passion des reliques entraîne Jacques de Vérone à des excès blâmables, son esprit d'observation lui permet de fournir des détails utiles sur les populations au milieu desquelles il voyage, sur le costume, sur l'organisation militaire, sur les usages locaux. Il raconte par exemple qu'à Chypre, en assistant à des funérailles, il a entendu les lamentations récitées par des pleureuses de profession, semblables à celles dont parle l'Évangile. Plus loin, il décrit le cortège qui accom-

pagnait une épousee dans son passage à travers les rues de Famagouste : les sourcils et le front peints, elle était à cheval ; devant elle on portait vingt cierges et autant par derrière, puis venaient une quarantaine de femmes revêtues de longs manteaux noirs qui les enveloppaient complètement, ne laissant voir que les yeux.

Il trace un tableau pittoresque de la cavalerie égyptienne, composée de vingt mille hommes, le corps recouvert d'une armure de cuir, les jambes et les bras nus, un chapeau de fer en tête, et à la main un arc dont ils tirent en se dressant sur leurs étriers ; tous enfin montant des chevaux de petite taille aux harnachements ornés d'or et de soie.

Dans le journal de Louis de Rochechouart, qui accomplit son pèlerinage en 1455 et qui devait plus tard monter sur le siège épiscopal de Saintes, se trouvent également de nombreux rapprochements entre les textes de l'Écriture et l'état actuel des lieux saints, ainsi que des renseignements sur la religion et les usages des diverses populations. Une préoccupation d'érudition s'y fait sentir, à plusieurs reprises il cite Virgile, et Beile lui est connu, ainsi que l'*Historia orientalis* de Jacques de Vitry.

Ces réminiscences littéraires et classiques sont absentes du récit de voyage rédigé par un des serviteurs du seigneur d'Anglure (1395-1396). L'auteur de cette relation se contente généralement de noter l'aspect des pays qu'il traverse, mais on peut, à certains indices, reconnaître que les compagnons du seigneur d'Anglure n'étaient pas étrangers à la profession des armes. C'est ainsi qu'à Venise ils se détournent de leur route pour aller jusqu'à Padoue, dans l'espoir d'assister à un combat singulier qui devait se livrer entre Boucicaut et Galéas de Mantoue, général vénitien ; en Chypre ils font une longue visite au roi et prennent part avec lui à de grandes chasses ; sur le Nil, ils soutiennent un combat contre une barque sarrasine qui les avait attaqués, et l'un d'eux, Pierre de Morquelines, chevalier, est blessé d'une flèche.

De mœurs plus pacifiques était Nicolas de Martoni, notaire de la petite ville de Carinola, en Campanie, qui, avec plusieurs autres Italiens, fit le voyage d'outre-mer en 1394-1395. Eux aussi furent attaqués par des pirates, mais ils ne demandèrent leur salut qu'à la fuite, et dans maint passage on voit que la bravoure

n'était pas le fait de Nicolas. Il avoue ingénument la terreur qu'il éprouvait quand il devait parlementer avec les Sarrasins ou lorsque le navire qui le portait était assailli par un gros temps : en ce dernier cas, il se réfugiait dans quelque coin du bateau et y pleurait à chaudes larmes, en recommandant son âme à Dieu et en se représentant la douleur que ressentiraient ses parents quand ils apprendraient sa mort.

Il faut convenir que ses fonctions de notaire l'avaient mal préparé à la vie d'aventures : joignez à cela qu'il avait la vue basse, qu'il était de petite taille, qu'il ne savait pas nager, et vous comprendrez combien il fallait que la séduction exercée par les pèlerinages fût grande pour entraîner un homme que ses aptitudes physiques et morales prédisposaient si peu aux lointains voyages.

Un des côtés attrayants de son récit est le soin qu'il met à recueillir les légendes qu'il rencontre sur son passage. Il possède certaines notions d'histoire qu'il mélange volontiers avec des éléments empruntés à la lecture des romans. Il a eu entre les mains quelque version du roman de Troie dont il rappelle les passages en décrivant l'île de Cérigo, théâtre des amours de Paris et d'Hélène. Plus loin il raconte que les portes du Parthénon proviennent de la ville de Troie, d'où les Grecs les ont rapportées à Athènes ; il ne manque pas enfin de signaler que les murs de la grande salle de l'archevêché de Patras étaient revêtus de peintures représentant la destruction de Troie.

Les fictions de la Table Ronde ne lui étaient pas moins familières et il note une tradition d'après laquelle un vieux château, construit au milieu du canal d'Euripe entre la Grèce et Négrepont, avait servi autrefois de demeure à la fée Morgane, la dame du Lac, qui y avait retenu Gauvain prisonnier. C'est sans doute, ajoute-t-il, à quelque lien de parenté avec les fées qui hantèrent longtemps ces lieux que les femmes de Négrepont doivent leur beauté remarquable et leur goût pour les riches parures.

Une des légendes les plus curieuses dont Martoni se fasse l'écho est la métamorphose de la fille d'Hippocrate. En vertu de quelque enchantement, la malheureuse avait été transformée en serpent et habitait une caverne de l'île de Cos. De temps à autre elle se métamorphosait et apparaissait sous les traits d'une femme de la plus grande beauté, promettant de donner sa main

avec d'immenses trésors à l'homme qui consentirait à l'embrasser sous sa forme de serpent. Or l'île de Cos appartenait aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et tous les frères de l'ordre, avant de résider à Rhodes, devaient faire un séjour d'un an dans cette île. L'un d'eux, ayant appris ce qu'on racontait du fameux serpent, allait souvent devant la caverne dans l'espoir de voir la fille d'Hippocrate sous sa forme humaine. Un jour enfin elle se dressa devant lui et lui dit que, s'il l'embrassait tandis qu'elle revêtait l'apparence du monstre, elle le rendrait maître de grandes richesses. Le chevalier s'y étant déclaré disposé : « Vois, dit-elle, comment je me présenterai à toi et interroge-toi bien pour savoir si tu auras le courage d'embrasser mes lèvres : si le cœur te manque, dis-le-moi maintenant. » Elle parlait encore qu'il vit se tordre devant lui un énorme et affreux serpent. Ce spectacle cependant ne fit pas chanceler sa résolution et il promit de revenir le matin suivant. Le lendemain, dès l'aurore, il fit ses préparatifs pour aller au rendez-vous. Il trouva le serpent et descendit de cheval tout tremblant pour aller l'embrasser. La bête prit un aspect plus terrible et plus immonde encore ; ce que voyant, le chevalier terrifié sauta sur sa monture et s'enfuit. Le monstre le poursuivit avec des mugissements effrayants jusqu'à la ville, et le frère de Saint-Jean eut toutes les peines du monde à éviter son atteinte. Trois jours après, il mourait des suites de la terreur qu'il avait éprouvée.

Les côtes de la Grèce fournissent aussi à Nicolas leur contingent d'histoires merveilleuses : c'est d'abord la légende qui s'attache à deux statues de marbre placées sur une montagne à peu de distance d'Athènes. D'après les récits populaires, un homme avait jadis poursuivi jusque sur cette montagne une jeune fille à la vertu de laquelle il voulait attenter. Sur le point d'être rejointe, la jeune fille implora le secours du ciel, et soudain le persécuteur et sa victime furent changés en deux statues.

A la porte même d'Athènes s'élevaient deux hautes colonnes ; autrefois, disait-on, elles servaient de piédestal à une idole protectrice de la cité. Lorsque des navires s'approchaient d'Athènes dans des intentions malveillantes, un regard de l'idole suffisait à les faire sombrer ; si au contraire leurs vues étaient pacifiques, ils pouvaient librement entrer dans le port.

Nicolas de Martoni paraît ajouter foi à toutes ces fictions, on

ne saurait donc s'étonner de constater chez lui les traces d'un naturel superstitieux et d'apprendre qu'il croyait aux mauvais présages. Ayant passé la nuit dans le port de Sainte-Maure, en l'île de Leucade, il fut témoin d'une lutte entre des poissons de toutes tailles qui se combattaient et se poursuivaient, faisant tant de fracas qu'ils empêchaient les voyageurs de dormir. Nicolas pensa plus tard que c'était le présage d'une tempête terrible qui les assaillit peu de jours après.

Un dernier trait à noter dans le caractère de Nicolas de Martoni est l'intérêt qu'il portait aux choses de l'antiquité. Ce sentiment se fait surtout sentir dans la relation de son séjour à Athènes. Désirant visiter les monuments anciens de cette ville, il pria quelques habitants de lui servir de guide et put ainsi nous conserver des renseignements auxquels la rareté des descriptions d'Athènes au moyen âge donne un certain prix.

Les bourgeois florentins, parmi lesquels figurait Simone Sigoli et qui parcoururent l'Égypte et la Palestine en 1384-1385, se plaçaient à un point de vue plus pratique. Ce sont surtout des renseignements sur le prix des denrées, sur les conditions matérielles de la vie, qu'on trouve dans leurs notes de voyage.

Simone Sigoli, par exemple, s'étend longuement sur les fruits qui poussent en Égypte, il donne le prix du pain et de la viande à Alexandrie, il raconte que les bouchers de cette ville vendent du cheval, de l'âne et du chameau, aussi bien que du bœuf et du mouton ; il signale l'importance du marché des volailles.

Il n'est pas d'ailleurs le seul à avoir été frappé de la prodigieuse quantité de poulets qu'on élevait en Égypte. Nicolas de Martoni en parle également et témoigne naïvement de la stupéfaction que causa chez lui la vue des couveuses artificielles employées au Caire.

Ces renseignements économiques se poursuivent dans le reste du journal de S. Sigoli ; on y lit notamment une description détaillée de Damas et de ses rues couvertes formant autant d'immenses bazars. Les lampes qu'on allumait dès la tombée de la nuit, au milieu de toutes les marchandises étalées le long de ces rues, ne paraissaient pas une protection suffisante contre les larcins qu'on aurait pu tenter à la faveur de l'obscurité, et il était sévèrement interdit de circuler le soir dans les rues sans être porteur d'une lumière.

III.

Ces données sur l'allure générale des anciennes relations de pèlerinages aux lieux saints demandent à être complétées par le résumé de l'itinéraire que suivaient d'habitude les voyageurs. Parfois l'expédition se bornait à la Palestine proprement dite, comme celle de Louis de Rochechouart; le navire qui portait les pèlerins cinglait alors directement vers Jaffa; mais, pour être complet, le voyage d'outre-mer comportait la traversée de l'Égypte, ainsi que la visite du mont Sināï, et les hasards de la traversée entraînaient quelquefois les pèlerins à parcourir des contrées placées en dehors de la route habituelle.

Le mieux est de nous attacher aux pas d'un des voyageurs dont les souvenirs nous sont parvenus, en complétant ses observations par celles des autres journaux de voyage. Nous choisissons pour guide Nicolas de Martoni, dont le récit est un des plus circonstanciés.

La troupe de pèlerins à laquelle s'était joint Nicolas de Martoni s'embarqua, le 17 juin 1394, à Gaète, sur un navire faisant voile vers Alexandrie, de conserve avec quatre autres bâtiments. Ils longèrent la Sicile et de là gagnèrent l'archipel. Le choix de cette route s'explique par ce fait qu'ils partaient des environs de Capoue. Mais les Italiens du nord et les Français prenaient de préférence la voie de Venise et descendaient l'Adriatique.

La principale étape était l'île de Rhodes, que notre voyageur décrit en détail avec les insignes reliques conservées dans le trésor de son église, et avec son immense hôpital où les chevaliers de Saint-Jean donnaient asile aux pèlerins de toutes nationalités.

Le 25 juillet, la flottille abordait à Alexandrie. Aussitôt des Sarrasins s'approchèrent, s'enquérant de la provenance et du chargement des navires, puis, selon l'usage établi, ils adressèrent, par pigeons voyageurs, des lettres à l'amiral d'Alexandrie et au sultan du Caire afin de les prévenir de l'arrivée des étrangers. Deux portes reliées par un passage voûté donnaient accès à la ville. On ne pouvait franchir ces portes sans être fouillé par des gardes, pour empêcher les arrivants de dissimu-

ler l'argent qu'ils portaient sur eux et qui était frappé d'un droit de deux pour cent.

Voici les principaux renseignements que Nicolas de Martoni donne sur Alexandrie. A l'intérieur de la ville sont établis des consulats entretenus par les grandes villes ou les États de l'Occident pour la protection de leurs nationaux. La population se compose de trois éléments : les Sarrasins, qui portent de longues robes blanches et s'enveloppent la tête de turbans de même couleur ; les Juifs, vêtus aussi de blanc, avec un turban jaune, et les chrétiens dits « de la ceinture, » coiffés d'un turban bleu. Les femmes sarrasines ont la tête couverte, à l'exception des yeux. La cité est excessivement peuplée, mais possède peu de beaux monuments. On y voit des places immenses, sur l'une desquelles se tient un vaste marché d'étoffes d'or et de soie. Les murailles de la ville sont très belles et armées de nombreuses machines de guerre.

Ce qui offre le plus d'intérêt pour les pèlerins est la prison où fut enfermée sainte Catherine.

Nos voyageurs, en quittant Alexandrie, remontèrent un bras du Nil bordé de superbes jardins et de maisons de campagne aux toits arrondis. Leur navigation fut troublée par un accident qui les mit en un grave péril : une barque se brisa sur un mur et ils eurent grand'peine à se réfugier dans une île au milieu du fleuve.

A Fonâh, ils entrèrent dans le lit principal du Nil qui devait les porter jusqu'au Caire. Toujours s'étendaient sur les bords de délicieux jardins arrosés par les eaux du fleuve au moyen de machines élévatoires que des bœufs mettaient en mouvement et qui sont encore en usage aujourd'hui dans le pays. Nicolas de Martoni ne parle que par ouï-dire des « serpents à quatre pieds » que recèle le Nil, mais les compagnons du seigneur d'Anglure furent plus heureux et ils virent un jour, sur un îlot, un « coquatrix, très grand et hideux, gros comme un mâtin et long de demi-lance, qui se bouta en l'eau » à leur approche.

Le 18 août, les pèlerins arrivaient au Caire, où ils furent reçus dans la maison du consul pendant le temps qu'ils restèrent en cette ville et qu'ils consacrèrent à réunir des chameaux et à faire les préparatifs nécessaires avant d'entreprendre la traversée du désert de Sainte-Catherine. En même temps ils visitè-

rent les monuments religieux. Le plus important était l'église de « la Cava, » bâtie au-dessus d'une sorte de grotte où la sainte Vierge se cacha, dit-on, lors de la fuite en Égypte. Cette église était ornée de peintures représentant le Christ, la Vierge et les saints. Même décoration se voyait dans celles de Sainte-Barbe et de Saint-Martin. Ils furent ensuite reçus par le patriarche copte et se rencontrèrent chez lui avec des pèlerins venus de l'Inde ; puis ils furent conduits au lieutenant du sultan, qui fit prendre leur nom et exigea d'eux le serment qu'ils ne voyageaient que dans un but de pèlerinage sans nourrir aucun mauvais dessein contre le gouvernement du sultan.

Nicolas de Martoni parle en termes admiratifs des maisons du Caire, avec leurs vitraux, leurs balcons, leurs ornements variés, et les juge plus belles que celles du port de Naples. Il énumère ensuite les curiosités qui se sont offertes à ses yeux. Il a vu avec grand intérêt des animaux nouveaux pour lui et qu'on ne manquait jamais de montrer aux étrangers : quatre éléphants et six girafes ; mais, comme nous le disions plus haut, ce qui l'a encore plus émerveillé, c'est l'emploi de couveuses artificielles pour l'élevage des volailles ; il en croit à peine ses yeux et tremble qu'on ne le taxe de mensonge quand il raconte que les œufs de poule sont déposés dans des fours où ils éclosent et que les poussins sont ensuite vendus à la mesure comme on ferait de grains.

Différentes excursions étaient proposées aux visiteurs du Caire. L'une avait pour but les Pyramides, ou bien, comme on disait alors, les greniers de Pharaon. Simone Sigoli et le seigneur d'Anglure purent les visiter, mais Nicolas de Martoni dut se contenter de les regarder de loin parce que, lors de son passage, les troupes du sultan ayant été forcées de s'éloigner du Caire afin de repousser l'invasion de Tamerlan, les Arabes en profitaient pour venir faire des incursions jusque sous les murs de la ville. Il se dédommagea en allant voir la fontaine de Mutarea, où, suivant les traditions répandues par les évangiles apocryphes, la Vierge lavait l'enfant Jésus pendant son séjour en Égypte. Près de la fontaine se voyait un énorme figuier dans le tronc duquel Notre-Dame trouva, dit-on, un abri. Cet arbre s'élevait dans le jardin du Baume, dont les arbustes auraient poussé miraculeusement pour permettre à la sainte

Vierge d'étendre sur leurs branches les langes de son divin Fils.

Enfin du Caire les pèlerins se rendirent quelquefois, comme le firent d'Anglure et ses compagnons, aux abbayes de Saint-Antoine et de Saint-Paul, situées à plusieurs journées de marche dans le désert, sur l'emplacement des ermitages habités jadis par ces deux solitaires. Ces couvents, possédés par des moines coptes, formaient, avec leurs beaux jardins, d'agréables oasis où la plus large hospitalité était donnée aux pèlerins.

Mais en somme il était assez rare que l'on fit ce crochet jusqu'à Saint-Antoine du Désert, l'itinéraire classique était celui qui conduisait directement du Caire au Sinaï ou *vice versa*, en contournant la mer Rouge. La traversée de ces solitudes de sable ou de roches durait cinq jours, sous un soleil brûlant dont on ne saurait se figurer l'ardeur, disent les pèlerins dans leurs récits. Ajoutez à cela des journées entières sans trouver d'eau, ou, quand on arrivait à une des rares fontaines du désert, telles que celle du Sultan et celle de Moïse, l'obligation de boire un liquide saumâtre et malsain, qu'il était nécessaire de corriger par l'addition de sucre ou de sirops, sous peine de s'exposer à la maladie et souvent à la mort. Des Arabes nomades, qui demandaient l'aumône, ou des brigands qui rançonnaient les voyageurs, comme cela se produisit pour la caravane de Simone Sigoli, tels étaient les seuls êtres humains qu'on rencontrait dans le désert, à moins qu'on ne croisât quelque une des innombrables troupes de mahométans qui se rendaient en pèlerinage à la Mecque. Jacques de Vérone nous a laissé un tableau pittoresque d'une rencontre de ce genre qu'il fit entre le Sinaï et Gaza : « Nous arrivâmes, dit-il, à un grand puits nommé le puits du Sultan, à la croisée de différentes routes. Là nous trouvâmes des Sarrasins venant de la Mecque, où est le tombeau de l'infâme Mahomet, le faux prophète de cette loi détestable. Leur nombre était comparable à celui des grains de sable du rivage de la mer et ils venaient d'accomplir le pèlerinage qu'ils ont coutume de faire chaque année. Ils étaient bien là plus de dix-sept mille, rangés comme une armée, divisés par provinces ou par cités. Avec eux se trouvaient plus de six mille chameaux, dont trois mille au moins portaient des pavillons réservés aux chefs et aux femmes de condition noble. Cette immense multi-

tude avait planté ses tentes : on aurait dit un camp devant une ville assiégée. Nous dûmes rester là jusqu'à la chute du jour avant d'arriver à puiser de l'eau à notre tour, mais ils ne nous parlaient pas, nous ayant demandé seulement si nous avions été au Sinaï. Le soir, enfin, ils reprirent leur route, laissant la place à ceux qui les suivaient et qui étaient en plus grand nombre encore, à ce que nous dirent les marchands qui étaient venus sur des chameaux leur vendre du sucre, des amandes, des citrons, de la viande et du pain. Au départ, les chameaux chargés de tentes s'ébranlaient les premiers, puis le reste de la foule se mettait en marche par groupes de cent, de deux cents, de cinq cents. Mon Dieu ! avec quel ordre s'accomplissait cet exode, chacun prenant la route de son pays, les uns vers le Caire, les autres vers Damiette, les autres vers Gaza ! »

Au milieu du désert, sur les flancs du mont Sinaï, s'élève le monastère de Sainte-Catherine. Dans ces régions arides sur lesquelles l'action des siècles ne se fait pas sentir, les œuvres de l'homme semblent participer à l'immutabilité de la nature. L'antique couvent n'a pas changé, et telle cette « relique des vieux temps » fut décrite par les pèlerins du xiv^e siècle, telle elle apparaît aux voyageurs modernes. Que l'on compare entre eux le journal de Nicolas de Martoni en 1394 et celui de Pierre Loti en 1894, plus jeune juste de cinq cents ans : il semblerait que l'écrivain contemporain s'est contenté de traduire le récit du pèlerin italien, en le revêtant du beau langage imagé dont il a le secret. Quand l'auteur du *Désert* nous parle de l'entrée du monastère avec sa « petite porte toute basse, entièrement bardée de fer, et ses deux autres petites portes semblables, qui viennent après, coupant un chemin voûté qui tourne dans l'épaisseur d'un rempart, et se refermant avec un bruit de heurt d'armes ; » quand il nous dépeint l'église avec sa « profusion de lustres, de lampes d'argent, qui descendent d'en haut, formant au-dessus des parquets de mosaïque une sorte de seconde voûte suspendue, compliquée, étincelante, » ou bien « les jardins peu à peu gagnés sur l'aridité de la montagne et où poussent des cyprès, des oliviers, des vignes, quelques citronniers ; » quand il nous montre, « dans une châsse de simple marbre, la main desséchée et noire de sainte Catherine, qui pose avec ses bagues et ses bracelets sur un coussinet de soie, » quand il décrit

enfin la distribution de pain qui se fait trois fois par semaine à « une centaine de Bédouins en haillons noirâtres, affamés, venus des lointains du désert, » on croirait relire la relation du notaire italien, à laquelle Loti aurait prêté la magie de son style.

Lorsque les pèlerins avaient achevé la visite du monastère, des degrés taillés dans le roc au nombre, dit-on, de sept mille huit cents, les conduisaient jusqu'en haut du Sinaï, en passant par l'église de l'Annonciation, puis par le lieu où le Seigneur dicta ses commandements et par l'église de Moïse, pour atteindre la pierre sur laquelle les anges déposèrent le corps de sainte Catherine.

Les voyageurs reprenaient ensuite leur chemin à travers le désert et arrivaient à Gaza ; ils passaient au tombeau des patriarches Abraham, Isaac et Jacob et atteignaient enfin Bethléem, où ils trouvaient les souvenirs de la naissance du Sauveur. Encore une journée de marche et ils entraient à Jérusalem.

La description de la ville sainte a été retracée trop souvent, ses monuments sont trop familiers à tous pour que nous entreprenions de suivre les pèlerins le long des stations de la Voie douloureuse. D'ailleurs, la plupart des anciens récits de voyage sont, en ce qui concerne Jérusalem, une simple transcription des guides qu'on avait composés à l'usage des pèlerins et où étaient énumérées les indulgences qu'on pouvait gagner en vénérant les lieux consacrés par le passage du Christ.

La relation de Martoni en particulier est, de l'aveu même de l'auteur, presque uniquement basée sur ces guides. Parfois cependant quelque remarque originale vient jeter une note personnelle dans le récit : c'est le cas, par exemple, pour le passage relatif à la sépulture des étrangers au champ de Haceldama, où Nicolas observe que lors de son passage il était impossible de regarder à l'intérieur des caveaux à cause de l'odeur pestilentielle que répandaient les cadavres des pèlerins qu'on y avait récemment jetés.

Le temps employé à parcourir les lieux saints était variable, mais, avant de laisser pour toujours derrière eux les murs de Jérusalem, les pèlerins ne manquaient jamais de faire une excursion dans la Judée jusqu'aux rives du Jourdain et de la mer Morte. Une fois leur dévotion pleinement satisfaite, les

voyageurs regagnaient le rivage de la Méditerranée et rentraient dans leur pays. Quand ils avaient à leur disposition un navire retournant directement en Italie, cette dernière partie du voyage s'effectuait assez rapidement, mais il n'en était pas toujours ainsi, et le journal de Nicolas de Martoni montre par quelles péripéties il fallait souvent passer avant de retrouver le sol de la patrie.

IV.

De Jaffa, Nicolas se rendit par mer à Beyrouth, où lui avait donné rendez-vous l'armateur de Gaète sur les navires duquel les pèlerins s'étaient embarqués en quittant l'Italie. Voyant que cet armateur retardait indéfiniment son départ, Martoni résolut de gagner Chypre, où il espérait trouver plus promptement quelque navire en partance.

Il dut attendre longtemps en cette île l'occasion désirée et eut tout le loisir de visiter Famagouste et les environs. Il recueillit avec joie les traditions relatives à sainte Catherine, pour laquelle il professait une dévotion particulière et dont on montrait la maison dans une petite île près de Famagouste. Mais surtout il ne voulut pas quitter Chypre sans avoir été vénérer le sanctuaire célèbre de la sainte montagne où se conservait la croix du bon larron. Il se mit donc en route pour Nicosie, dont cette montagne était voisine. Il avait fait marché avec le propriétaire d'une charrette à bœufs qui se rendait en cette ville, mais cet homme l'ayant forcé à conduire ses bêtes, Nicolas, peu expert dans cet art, préféra continuer son chemin à pied.

Arrivé à Nicosie, il visita l'église de Sainte-Sophie, monument important dont la voûte était peinte d'azur, avec un semis d'étoiles d'or. Il se rendit ensuite au palais du roi, où il admira une grande salle au milieu de laquelle s'élevait un trône magnifique supporté par de nombreuses colonnettes. Le grand luxe du roi de Chypre était la chasse, pour laquelle il entretenait trois cents faucons et vingt-quatre léopards dressés à s'emparer du gibier.

Après avoir parcouru la ville, il se remit en marche vers le monastère de la Sainte-Croix et dut s'arrêter pour la nuit dans un village. Une natte étendue par terre, ou une botte de paille

dans le coin d'une étable, tel était le seul lit qu'on pût se procurer dans ces petits villages de Chypre où notre voyageur dut coucher plusieurs fois : et on eût été trop heureux encore de trouver cela, s'il n'avait pas fallu toute la nuit livrer combat à de « maudites puces » qui vous dévoraient sans relâche. Ces insectes étaient un des grands ennemis des pèlerins, aussi bien sur les navires que dans les hôtelleries, comme le montre une ballade du xv^e siècle où sont énumérées les épreuves attachées aux pèlerinages :

Qu'en y allye vult entrer
De bien souffrir et endurer
Pringnet en lui le reconfort,
Dès qu'il partet du premier port....
De pusse y ait grant quantitez
Les pus n'y puet nuluy nombrez,
Que de mordre ung chescun s'aforcent
Quand il dorment ou se reposent.

Mal restauré par cette mauvaise nuit, Nicolas se mit à gravir la montagne et, après une longue et pénible ascension à travers d'immenses bois de sapins, il arriva épuisé de fatigue à l'église où l'on vénérât la croix du bon larron.

S'il faut en croire le témoignage de notre Italien que confirme celui du compagnon du sieur d'Anglure, cette croix, placée dans une petite chapelle, se soutenait miraculeusement en l'air sans être soutenue par rien ; mais on n'avait pas encore élevé à l'entour la grille de fer que les pèlerins français devaient voir deux ans après, en 1396, et qui était destinée à protéger cette relique contre les entreprises des pèlerins désireux d'en dérober quelque fragment. Quand Nicolas eut accompli ses dévotions, il eut à subir une vive déception. Malgré l'heure avancée du jour, les moines grecs qui habitaient le couvent refusèrent de l'héberger, sous prétexte que l'abbé était absent, et il dut reprendre tristement le chemin qui l'avait amené pour tâcher d'arriver au village avant la nuit. Trois jours après il rentra à Famagouste.

Ayant trouvé un navire qui conduisait à Rhodes des pèlerins hongrois, il y prit place, mais au moment où ils allaient aborder en cette île, la crainte d'un corsaire catalan qui croisait dans le port les força de s'éloigner et il dut recourir à une petite barque de l'île de Symi qui consentit à le transporter à Rhodes. Il re-

trouva là une partie de ses compagnons de voyage qui l'avaient précédé. Après un séjour d'une semaine dans cette ville où les avait reçus un haut dignitaire de l'ordre de Saint-Jean, nos Italiens s'embarquèrent pour Venise. La traversée commença sous d'heureux auspices, mais, arrivés à hauteur de l'île de Thermia, les vents contraires les forcèrent à s'arrêter et ils ne tardèrent pas à être rejoints par une pinace catalane, qui se posta près de leur navire. Malgré les paroles rassurantes que leur donnèrent les nouveaux venus, ils ne tardèrent pas à reconnaître en eux des pirates, et, pour éviter leur atteinte, ils se jetèrent pendant la nuit dans une petite barque qui les conduisit à la côte, d'où ils gagnèrent, au prix de mille fatigues, la ville de Thermia.

Ils résolurent alors d'aller à Athènes, espérant y trouver quelque navire vénitien. Leur attente fut déçue, mais ils profitèrent de leur séjour en cette ville pour visiter les monuments antiques qu'elle renfermait. Ils virent d'abord les deux fontaines où devaient s'abreuver tous les étudiants, fiction qui, suivant la remarque de Martoni, signifiait que les jeunes gens devaient boire à longs traits l'enseignement des philosophes, puis ils se rendirent à un édifice mesurant vingt pieds de long et seize de large, et recouvert d'architraves de marbre qui portaient encore la trace des dorures et des peintures qui les décoraient autrefois. C'était, disait-on, l'école d'Aristote, à laquelle donnait accès une colonnade également ornée de peintures et de dorures, qui, suivant la même tradition, servait jadis au grand philosophe de lieu de promenade et de repos.

Après avoir vu les ruines du temple de Jupiter Olympien, qu'on appelait au moyen âge le palais d'Adrien, et le pont du Slade, sur lequel s'élevaient alors de nombreux édifices, nos touristes arrivèrent à l'Acropole, où ils purent admirer le Parthénon, encore en son entier. Le récit de Martoni fournit quelques détails sur l'adaptation de ce monument à l'exercice du culte catholique, sous le vocable de la sainte Vierge. Il était divisé en deux nefs placées l'une à la suite de l'autre et renfermant chacune un autel. Au-dessus du plus grand de ces autels s'élevait un magnifique baldaquin porté par quatre colonnes de jaspe, si grosses qu'il fallait deux hommes pour les embrasser. A droite de l'autel, dans une petite chapelle, on vé-

nérait une image de la Madone attribuée au pinceau de saint Luc et richement encadrée de perles et de pierres précieuses.

Parmi les reliques de l'église en figurait une de saint Denis de France, dont la présence à Athènes se doit sans doute expliquer par la confusion qu'on a souvent faite entre saint Denis l'Aréopagite et le premier évêque de Paris. Le trésor du Parthénon possédait également un évangélaire en lettres d'or, copié, dit-on, de la main de sainte Hélène.

Ne voyant aucune chance de trouver à Athènes les moyens de regagner leur patrie, les pèlerins passèrent dans l'île de Négrepont, qui était également sous la domination de Venise. Ils n'y furent pas plus heureux dans leur recherche d'un navire italien. Après un mois de vaine attente, ils résolurent de se rendre à Corinthe, ce qu'ils firent en traversant de nouveau Athènes et en passant par l'ancienne Éleusis, où ils virent les ruines de nombreux monuments antiques, entre autres d'un grand aqueduc. Rien n'était plus périlleux que de circuler dans toutes ces contrées bouleversées alors par la guerre que se faisaient le despote de Morée et le duc de Céphalonie pour se disputer la succession de leur beau-père, Nerio, duc d'Athènes. Le duc de Céphalonie avait appelé les Turcs à son aide, et nos voyageurs faillirent un jour tomber entre les mains d'un de leurs partis. Ils finirent cependant par arriver sains et saufs à Corinthe et eurent la joie de pouvoir prendre passage sur un brigantin faisant partie d'une flottille que le duc envoyait à Céphalonie pour escorter sa femme. Dès lors la route d'Italie leur était ouverte et leur retour ne fut plus troublé que par une terrible tempête qui les assaillit en face du golfe d'Artu et les força de se jeter à la côte. Une fois échappés à ce dernier danger, une navigation de quelques jours les conduisit sur les côtes de Pouille, d'où ils se dirigèrent par terre vers Capoue.

Les habitants de Carinola firent une réception triomphale à leur compatriote Nicolas de Martoni, et vinrent au-devant de lui jusqu'en dehors de la ville. Mais la joie du retour fut, pour le pauvre pèlerin, troublée par un amer chagrin. Il n'avait pas de nouvelles des siens depuis son départ et apprit en arrivant que sa femme était morte, un mois auparavant, du chagrin de ne pas le voir revenir.

Après avoir essayé, dans ces quelques pages, de montrer ce

qu'étaient autrefois les pèlerinages en Terre sainte et de résumer les impressions qu'en rapportaient les pèlerins, nous ne saurions mieux terminer qu'en reproduisant le vœu exprimé à la fin de la relation du voyage du seigneur d'Anglure : « Que nostre Seigneur Jhesu Crist soit garde de tous chrestiens qui font et feront cedit saint voyage et qui l'ont fait, et nous donne à tous Paradis. »

LÉON LE GRAND.